

## Question d'identité au fond des forêts

David Dorais

Number 71, Winter 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86964ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorais, D. (2018). Question d'identité au fond des forêts. *L'Inconvénient*, (71), 47–48.

# QUESTION D'IDENTITÉ AU FOND DES FORÊTS

David Dorais

Le dernier roman de Marie Darrieussecq, *Notre vie dans les forêts*, présente un monde dystopique qui n'est pas sans rappeler le nôtre. On pourrait dire qu'il offre une extrapolation du monde actuel, une radicalisation de ses traits les plus inquiétants. Dans cet univers parallèle, un pour cent de la population contrôle quatre-vingt-dix-neuf pour cent des richesses. Des drones sillonnent le ciel pour effectuer la livraison de marchandises ou faire de la surveillance. Des robots dont l'intelligence artificielle a été développée par un enseignement systématique assurent l'accomplissement de plusieurs tâches, des plus élémentaires aux plus complexes. L'automatisation fait partie de la vie quotidienne : les portes s'ouvrent sur un simple geste de la main, on paie ses achats en se faisant scanner l'iris ou on téléphone en activant le micro intégré dans son oreille. De manière générale, les êtres humains s'éloignent de la réalité. Les intermédiaires électroniques se multiplient, offrant aux gens une liberté paradoxale faite de perte d'autonomie et de responsabilité. Ils deviennent de plus en plus dépendants d'une technologie qui les contrôle et les épie. Tout se passe comme si le système mis en place avait pour but d'abolir l'homme, ou en tout cas de le transformer en un rouage docile d'une gigantesque machine sociale.

Il n'y a là rien de bien original, me direz-vous. Rien qui n'ait déjà été mis en scène dans *1984*, *Le meilleur des mondes*

ou *Fahrenheit 451*. Je vous l'accorde, mais Darrieussecq a le mérite de ne pas faire tout un plat de cet univers imaginaire, de ne pas le présenter comme la pierre d'angle de son roman. Le cas était différent avec *2084* de Boualem Sansal, par exemple, roman à thèse qui n'était qu'une copie maladroite de l'œuvre de George Orwell et tâchait laborieusement de créer un décor futuriste de carton-pâte. Ici, l'univers dystopique ne représente qu'une toile de fond, brossée en quelques grands traits, entraperçue au détour d'une phrase ou d'une autre. L'essentiel se trouve ailleurs. L'auteure a eu assez de modestie et de retenue pour ne pas se flatter de réinventer le bouton à quatre trous. Il faut supposer chez elle une véritable préoccupation devant le cours du monde. La crainte d'un dérapage de la société contemporaine était déjà présente dans son premier roman, *Truismes*, qui avait lancé sa carrière en 1996 : la protagoniste qui se transformait en truie vivait sous un régime totalitaire où sévissaient l'autoritarisme et la censure. Dans son œuvre la plus récente, l'environnement robotisé et automatisé n'est guère plus qu'un décor qui, quelque consistant qu'il soit et bien qu'il dise réellement quelque chose sur le monde actuel, n'occupe pas l'entièreté du tableau et ne prétend pas constituer à lui seul la raison d'être du livre.

L'histoire principale est celle de la narratrice, Viviane, qui a fui la ville pour se réfugier dans les bois. D'emblée, on

peut reprocher à Darrieussecq un schématisme facile : la vie technologique est mauvaise, la vie naturelle est bonne. En effet, elle dépeint la forêt comme le lieu de la liberté et de l'authenticité. Les conditions sont précaires, bien entendu. On dort sur la dure, il faut se passer des commodités modernes. Pas d'eau chaude, pas de bière fraîche. Mais au moins, on s'y trouve à l'abri des caméras de surveillance, on n'y est pas monitoré en permanence. On y vit en groupe, ça crée des liens. On habite même des tipis, inspirés de ceux des Amérindiens. Bon, vous voyez les problèmes se profiler : éloge de la vie sauvage, admiration de la philosophie « holistique » des autochtones d'Amérique. Il ne manquerait plus qu'un plaidoyer pour la protection de l'environnement et des espèces menacées. Sachons gré à l'écrivaine d'avoir résisté à la tentation. Et donnons-lui le crédit d'avoir exploité un imaginaire riche, étudié dans l'ouvrage classique de Robert Harrison (*Forêts : essai sur l'imaginaire occidental*). Le motif est récurrent chez Darrieussecq : déjà dans *Truismes* et encore dans *Il faut beaucoup aimer les hommes* (2013), la forêt se présentait comme un endroit à la fois attirant et effrayant, où survenait la libération des forces profondes, animales, enfouies dans l'individu. Dans le cas qui nous occupe, les bois permettent au personnage principal d'échapper à l'aliénation technologique. C'est le lieu où ceux qui ont démissionné de la société

se rassemblent pour mener une guérilla contre le système. Sous le couvert des arbres, on apprend à se connaître entre résistants et on fomenté un soulèvement pour renverser le régime. Il s'agit d'un « envers du monde » où il est possible de disparaître, c'est-à-dire de se dégager de l'identité rigide imposée aux citoyens. La forêt donne ainsi lieu à une rêverie de l'émancipation et de la protection.

Curieusement, les aventures de Viviane dans la forêt et celles de son groupe de révolutionnaires ne constituent pas l'essentiel de l'histoire. C'est peut-être là le défaut le plus grave du livre de Darrieussecq : une coupure importante sépare l'énonciation de l'énoncé. D'une part, le contexte d'énonciation est plongé dans l'urgence : Viviane agonise dans un campement, assise sous une bâche, et elle écrit à toute vitesse le récit que nous lisons. Un procédé similaire avait été utilisé dans *Truismes* (notons au passage que c'est la troisième fois que je fais référence à ce roman – on comprend pourquoi *Notre vie dans les forêts* a été vu comme un retour aux sources pour l'auteure), où la narratrice, sous forme de truie, écrivait tant bien que mal le témoignage présenté au lecteur dans le roman. Ici, le discours de la maquisarde est ponctué de « vite », de « j'ai froid » et de « où en étais-je » pour faire sentir la précarité de la situation. D'autre part, l'énoncé parle de la vie d'avant les forêts, alors que Viviane était encore une citoyenne ordinaire. Il se crée un étrange hiatus entre le ton agité de la protagoniste et l'existence somme toute tranquille qu'elle menait auparavant. Le présent de l'énonciation, présent excitant fait de fuite, de camouflage, de combat, est ainsi effacé par le contenu de l'énoncé, tout entier tourné vers un passé plus reposant.

De quoi se composait l'existence de Viviane ? Sur trois éléments, deux sont de peu d'intérêt. Un, elle occupait un emploi de psychologue. On n'y croit pas deux secondes. Marie Darrieussecq a beau être elle-même psychanalyste et connaître l'intimité du cabinet, elle parvient mal à nous convaincre que son personnage pouvait tisser un lien théra-

peutique avec d'autres personnes, leur servant de guide. Il y a dans son discours une naïveté, une légèreté, parfois même un infantilisme qui collent difficilement à la figure d'une psychologue, qu'on imagine plus posée et plus profonde. Deux, Viviane a entretenu une relation privilégiée avec l'un de ses clients, un « cliqueur », c'est-à-dire un homme chargé d'inculquer aux robots certaines associations d'idées en faisant cliquer un appareil, comme on procède pour les chiens. La crédibilité et l'intérêt de cette vague idylle sont plus que discutables. On la retirerait de l'œuvre que celle-ci ne s'en porterait que mieux.

En réalité, l'essentiel de l'existence de la narratrice, et ce qui se trouve au cœur du propos de *Notre vie dans les forêts*, consistait (et consiste toujours, au moment où elle écrit) en sa relation avec sa « moitié ». Dans ce monde du futur, des individus privilégiés possèdent depuis leur naissance un clone. On le garde endormi. Il a pour fonction de fournir des organes de remplacement en cas de besoin : qu'il manque à la personne d'origine un poumon, un rein ou un œil et hop ! on le prélève sur le clone, qui ne sert qu'à ça. Quand on saura que ce double de la narratrice porte le nom de Marie, le nom même de l'auteure, on comprendra que l'identité est le thème fondamental du roman. En effet, plus qu'un roman d'anticipation ou une dystopie, l'œuvre de Darrieussecq a tout des *puzzling cases*, ces exercices de pensée proposés par la philosophie analytique anglo-saxonne et ayant pour but de confondre l'esprit en inventant des situations étranges liées à l'identité. L'un des cas les plus anciens se trouve chez Locke ou Hume : imaginons un bateau dont on remplace une à une chacune des planches. À la fin du processus, est-ce le même bateau ou un bateau différent ? Ou voici un exemple récent : si je transfère dans votre crâne le cerveau de quelqu'un d'autre, qui êtes-vous ? Vous-même ou l'autre personne ?

Le même type de questionnement émane du couple de Viviane et Marie. Quelle est la vraie personne entre les deux ? Le clone, qui est censé ne rem-

plir qu'une fonction utilitaire, n'est-il pas lui aussi un individu à part entière ? Viviane le croit et elle va, avec ses complices, attaquer le centre de repos où les « moitiés » sont conservées. Ils les amènent ensuite dans la forêt, où ils les éduquent. Le « notre » du titre peut ainsi s'entendre comme une référence non pas à l'héroïne et à ses comparses, mais à l'héroïne et à son double. Leur étrange union constitue l'épine dorsale du roman. Qui est-on en réalité ? demande Darrieussecq. Qu'est-ce qu'une personne ? Une simple somme d'organes ? Une « créature faite de morceaux », comme le dit la narratrice à propos de son clone ? Un élément élevé par la société, et que la société peut utiliser à sa guise ? Le roman soulève donc les questions de notre rapport au corps, de notre rôle social, et de l'identité qui se construit à la fois sur la relation à l'autre et sur la relation à « soi-même comme un autre », pour reprendre le titre d'un ouvrage de Paul Ricoeur.

Le transhumanisme intervient également pour relancer ces interrogations. Jusqu'à quel point est-on encore soi-même quand, comme le personnage principal, on se fait greffer un « boîtier », dispositif électroneuronal qui envoie de petites décharges dans les circuits cérébraux pour contrôler la douleur et – qui sait ? – les pensées ? Reste-t-on humain ? Devient-on un robot ? La seule solution qui s'impose à Viviane pour sentir qu'elle demeure elle-même est de développer une sorte de méditation lui permettant de « trouver sa chambre intérieure » et de se déconnecter par la force de son esprit. Ne penser à rien, ne réagir à aucun stimulus. Au cœur du roman se révèle donc cette issue paradoxale, forme de bouddhisme, si l'on veut, qui consiste à échapper aux manipulations extérieures et à se sentir être soi en s'annihilant intérieurement, en vidant sa conscience de tout contenu. ■

NOTRE VIE DANS LES FORÊTS  
Marie Darrieussecq  
P.O.L., 2017, 189 p.